

La jeune fille à la robe bleue

Stéphanie Braquehais

Number 153, Spring 2017

Ses plaisirs n'ont pas de remède, et ses joies restent sans espoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85409ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Braquehais, S. (2017). La jeune fille à la robe bleue. *Moebius*, (153), 81–88.

LA JEUNE FILLE À LA ROBE BLEUE

Stéphanie Braquehais

Depuis quelque temps, l'homme se demande pourquoi la jeune fille le suit partout.

Dans la chambre, il est assis sur le lit. Ses yeux sont ouverts depuis longtemps, comme si ses paupières avaient oublié de cligner. Elle est vêtue d'une longue robe bleue et a noué un épais foulard dans ses cheveux. Lui porte une chemise blanche et un pantalon noir.

La jeune fille se tient debout tandis que l'homme est assis. Du dehors, la lumière filtre entre les interstices des persiennes au bois irrégulier. Une lumière chaude dont il est impossible de se débarrasser. De la rue, l'agitation de Nairobi à l'heure de pointe, les coups de klaxons, les hèleurs des camions-taxis, le choc des talons sur le bitume viennent briser la quiétude qui règne dans la pièce.

La jeune fille se tait. Si l'homme se risque à l'observer, il craint qu'elle ne le terrasse de son regard en forme de fusil longue portée. Pourquoi reste-t-elle ici sans dire un mot ?

Au début, la jeune fille se contentait de déambuler dans sa chambre au réveil, d'en inspecter le moindre recoin, elle s'asseyait, se relevait, tournait les pages d'un livre, le posait, en prenait un autre sur l'étagère, tournait encore

quelques pages, puis quittait la pièce sans prévenir. Tout ce cirque lui faisait perdre un temps précieux pour se préparer, à tel point qu'il arrivait en retard à l'agence de publicité du quartier de Kilimani, qui l'emploie depuis cinq ans.

Plusieurs fois, il a voulu lui demander son prénom. Elle a souri sans répondre, comme si elle refusait de faire entendre le son de sa voix.

De semaine en semaine, elle prit ses aises comme après plusieurs années de mariage. Un matin, alors qu'il était en train de s'habiller, il l'aperçut dans le reflet du miroir en train de s'allonger sur son lit et de remonter les draps sous son menton. Elle le fixait d'un air de défi. Il n'eut pas le courage de protester ni de lui dire qu'il allait partir et qu'il fallait donc qu'elle s'en aille aussi. Lorsqu'il referma la porte derrière lui, il se dit que c'était la première fois qu'il laissait une femme seule dans son appartement. Le soir, à son retour, elle était toujours à la même place. Tandis qu'il posait à terre sa mallette d'ordinateur et qu'il ôtait ses chaussures, elle lui décocha un grand sourire. Un bref tour du salon, de la cuisine, de la salle de bain. Elle n'avait touché à rien. Ni au pain de mie dans le congélateur, ni aux bières dans le frigo, ni à la vaisselle dans l'évier. Elle n'avait rien acheté non plus, rien changé dans la décoration. En fait, elle n'avait pas dû sortir de la pièce, ni même du lit.

Au début, la jeune fille restait cantonnée dans la chambre. Puis, l'homme commença à noter sa présence dans le couloir menant à la salle de bain et au salon. Un soir, alors qu'il était affalé sur le canapé, télécommande à la main, elle surgit de nulle part et s'assit à ses côtés. Est-ce que je te dérange? Non, aurait-il répondu par politesse. Mais la question ne fut pas posée. La jeune fille

garda le silence comme d'habitude, elle semblait ne pas avoir envie de regarder une chaîne en particulier. Déconcerté, l'homme zappa sans savoir ce qu'il voulait lui non plus. Journal télévisé relayant les dernières péripéties politiques, un énième scandale de corruption et un grave accident de la route à Naivasha, une série ou un film sur Netflix. Tous les programmes y passèrent, mais impossible de se concentrer, la présence de la jeune fille était trop insolente, encombrante. À l'écran, les images se détachaient les unes des autres, le son lui parvenait en décalage. Il n'y avait plus d'histoire, plus de propos cohérents, juste une succession d'images sans lien logique ni finalité, des échos de voix, des musiques collées les unes contre les autres. Cette cacophonie lui vrillait les oreilles. Il avait beau appuyer sur la touche de la télécommande, le son ne diminuait pas. Ce soir-là, l'homme eut très peur. Il se leva et courut vers le placard pour en sortir une flasque d'alcool brun dont il s'abreuva jusqu'à s'étourdir. La tête comme un pavé de ciment. La bouche renflée par une salive épaisse. Les paupières lourdes.

Depuis cet épisode, il arrive de plus en plus tard au travail. Certains jours, il n'y va même pas. Il envoie un courriel à sa supérieure pour lui dire qu'il ne se sent pas bien. Pas de rendez-vous chez le médecin. Les congés de maladie injustifiés s'accumulent sur le bureau de la responsable des ressources humaines.

Assis dans la chambre, malgré le silence, il devine la présence de la jeune fille. Plus besoin de la voir, désormais, pour savoir qu'elle est là, autour, et qu'elle veille. En vain, il se persuade qu'il est encore capable de l'ignorer, de vivre sa vie sans elle, mais il se rend compte que son territoire a inexorablement rétréci.

Dès qu'il s'apprête à sortir quelque part, l'agitation de la jeune fille est palpable. Elle se lève, fait les cent pas, lui jette des regards implorants. Avec toutes ces simagrées, ça devient difficile de s'éloigner plus de quelques minutes. Quitter l'appartement est un cauchemar. Il hésite. La laisser seule ici. Elle pourrait faire une bêtise. S'il fait un pas dehors, il craint de marcher trop vite et de la semer. Non, mieux vaut rester à l'intérieur. C'est plus prudent. Elle n'aura pas besoin de le suivre. Il sera là, juste là, à portée de main.

Ses amis lui reprochent de ne plus sortir. Simon et Ben, qu'il retrouve tous les vendredis soir dans le bar du quartier pour jouer au billard et boire des bières. Fiona, sa collègue, à qui il offre souvent un café à la pause du matin. Ses parents, qui vivent à Limuru et à qui il a l'habitude de rendre visite le week-end. Sa mère aime tellement le voir dévorer ses bons petits plats. Il n'y a plus touché depuis... depuis quand? Il n'a plus la notion du temps. Depuis sa dernière visite aux parents. Depuis longtemps.

Il ne sait comment se justifier. Ce n'est pas qu'il ne veut plus les voir. Il se sent déchiré entre eux, ces gens qui lui sont proches, parents, amis, flirt, et cette nouvelle présence électrisante qui lui prend toute son énergie.

Il pourrait vérifier les appels sur son téléphone portable. Ce portable qu'il gardait auparavant au creux de la main comme un appendice de son bras. On se foutait de lui. Tu ne peux rien faire sans ton téléphone. Lâche-le deux secondes, bon sang. Regarde-moi dans les yeux. Les filles lui disaient. Tu as écouté ce que j'ai dit? Elles lui disaient. C'est dingue quand même, les SMS ont toujours la priorité sur notre discussion. Alors, oui, il pourrait vérifier sur son téléphone les appels manqués, les messages WhatsApp.

Ce serait sans doute une bonne idée. Faire comme avant avec son téléphone vissé au corps. Oui, pour se changer les idées, justement. Oublier une seconde ou deux les yeux en amande, la bouche aux lèvres parfaitement dessinées, le front bombé, les épaules carrées, les jambes longues, la robe de soie bleue, tous ces détails qui composent la jeune fille et qui finissent par paralyser les fonctions de son cerveau.

Immobile, il est assis sur son lit. La jeune fille lui tourne le dos. L'homme se dit qu'il a peut-être une chance de consulter son téléphone sans attirer son attention. Sauf qu'il ne sait plus où il l'a posé. Voyons, ce n'est pas possible. Quand l'a-t-il utilisé pour la dernière fois? Était-ce hier, il y a une semaine, un mois? Temps caoutchouc. Secondes, minutes, journées, les mesures se confondent, comme si plus rien n'avait d'importance, comme si les dimensions avaient décidé de montrer leur absence d'étanchéité. Ce téléphone, où est-il, merde? Prendre le temps de respirer. De réfléchir calmement. Lui, ici. De réfléchir. Assis sur le lit. Au dernier endroit où il a posé son téléphone.

L'homme décide de fouiller le placard à vêtements. Le téléphone est sûrement resté coincé dans la poche arrière de son jean. Il le glisse toujours au même endroit. Pourtant, il sait. À Nairobi, tu peux te faire piquer le portefeuille que tu tiens dans la main sans même t'en rendre compte. À Nairobi, les pickpockets sont des professionnels, des virtuoses du filoutage. Alors, son téléphone dans la poche arrière de son jean, pour eux, c'est du pain béni. C'est ce qu'on lui dit toujours. Sauf que. Voilà. On ne lui a encore jamais piqué son téléphone. C'est pourquoi il continue à le glisser dans la poche arrière de son jean. Dans quelques minutes, il va se lever, ouvrir le placard et chercher le

dernier jean qu'il a porté, en inspecter les poches arrière et certainement découvrir son téléphone, les messages, les appels manqués, quelques reproches aussi sûrement, mais ça lui donnera la sensation d'exister un peu plus qu'en restant immobile sur son lit à attendre on ne sait quoi.

Il esquisse un mouvement avec sa jambe gauche. Le muscle de sa cuisse se tend au maximum, la plante de son pied décolle à peine du sol. Il tente la même opération avec la jambe droite. Le résultat n'est guère plus brillant. Il se passe décidément quelque chose d'anormal. Son corps refuse d'obéir. Il pose les deux mains à plat sur le duvet et pousse dessus de toutes ses forces. Et c'est là qu'il se rend à l'évidence. Il ne parvient pas à se lever tout simplement parce que la jeune fille est assise sur ses genoux. Elle a dû s'y installer il y a pas mal de temps déjà, car ses membres sont tout engourdis. Affolées par cet état d'immobilité forcée, des fourmis lui courent dans les jambes et provoquent cette sensation de pesanteur désagréable. Étonnant qu'il ne l'ait pas sentie se poser sur lui comme ça.

Enfin, là n'est pas la question, il va falloir l'amadouer pour qu'elle accepte de bouger. Lui demander gentiment, d'une voix douce, de se lever pour lui permettre d'aller chercher son téléph... d'aller boire un verre d'eau. Oui, c'est cela, il a soif, il a besoin de boire un peu d'eau minérale. Il veut prononcer les mots. Ses lèvres se préparent à articuler, les mécanismes laryngiques s'activent, mais aucun souffle ne provient de ses poumons, rendant toute émission de son physiquement impossible.

Demander son prénom. C'est vrai qu'il ne sait toujours pas comment elle s'appelle. Même s'il pouvait parler, il ne saurait pas de quelle manière s'adresser à elle. Pas de voix. Pas de prénom. La sensation d'enfermement grandit. C'est

comme si, après avoir avalé beaucoup d'air d'un coup, il retenait sa respiration. Les battements de son cœur s'accéléraient. La pression sur sa poitrine et son diaphragme se fait plus forte, son rythme cardiaque résonne dans tout son corps et le fait vibrer comme s'il se tenait à côté d'une cloche d'église en train de tinter. L'église qu'il a désertée, aussi. En cet instant, il n'y a plus d'autre bruit perceptible que celui de ces gongs à l'intérieur de lui-même. Combien de temps peut-il encore tenir comme ça ?

Il entend déjà ce qu'on lui dirait si on le voyait ainsi. Tu es faible. Tu t'inventes des histoires. C'est la jeune fille qui t'a ensorcelé. Ta famille, tes amis sont tous là autour de toi, pourquoi tu te tortures avec ces questions ? Tu es sûrement fatigué, tu travailles trop. Arrête ton cinéma avant que les voisins ne se doutent de quelque chose. Tu as trop vu les films des Blancs. Ici, en Afrique, on n'a pas ce luxe de devenir fou.

Pourtant, elle est bien là, assise sur lui de tout son poids. Visage de pierre. Regard translucide. Résolue à l'empêcher de se lever. Cette jeune fille, il ne l'a pas inventée. Sa robe en soie bleue, ce foulard qu'elle noue toujours de la même façon dans ses cheveux. Assise sur ses genoux pour le paralyser. Cette jeune fille qui a ouvert la porte de son appartement, qui s'est installée chez lui sans lui demander l'autorisation, qui a pris le contrôle de ses jours et de ses nuits. Quand il boit, elle pose la tête sur ses bras et le regarde lever son verre pour finir la dernière goutte. Elle l'accompagne lorsqu'il vacille dans le couloir et qu'il s'écroule le soir dans son lit. Elle met son index sur ses lèvres lorsque quelqu'un tambourine à la porte et sourit quand il enfouit sa tête sous son oreiller au lieu d'aller répondre.

Dans ces moments, il aimerait qu'elle se penche sur lui et appuie très fort sur l'oreiller. Qu'elle mette un point final à cette comédie. Mais jamais la jeune fille ne prend la moindre initiative. Elle se contente de s'accrocher à lui comme une mante religieuse, comme une docile compagne de cauchemar.

Son prénom est sûrement tabou, un prénom de sorcière, un prénom qui jette des mauvais sorts.

Tiens, sa voix est revenue. L'homme lève la tête, surpris de s'entendre parler à nouveau. Il continue.

— Je n'ai pas besoin de te demander ton prénom.

Effrayée, la jeune fille s'écarte brusquement de lui. L'homme sent les fourmis disparaître de ses jambes, son corps s'anime, reprend des forces. Il poursuit sur sa lancée, étonné de voir que ses paroles ont un effet sur elle.

— Je le connais depuis le début.

Comme si on avait appuyé sur un bouton magique, la jeune fille recule en automate vers la porte, son visage se fripe, dévoilant un sourire mélancolique qui s'évapore en même temps que ses yeux en amande, sa bouche aux lèvres parfaitement dessinées, son front bombé, ses épaules carrées, ses jambes longues et sa robe de soie bleue.

Dans un souffle, l'homme murmure « Tout ira mieux maintenant ».